

Prologue

De gros cumulus envahirent le ciel du massif du Queyras au milieu de la journée. Les sommets de la Tête de Girardin, du Longet et le rocher de l'Eissassa disparurent les premiers sous l'opacité des nuages. Seul le torrent du Tronchet, dévalant le vallon pour aller se jeter dans la profonde vallée du Guil, laissait encore entendre son timide babil. Bientôt, la neige le recouvrirait totalement de son linceul blanc. Déjà, des pans entiers de berge se dissimulaient sous une épaisse gangue glacée.

Quelques minutes s'égrenèrent avant que le vrombissement d'un avion alerte un chamois solitaire. Il détala rapidement, entraînant derrière lui des essaims de neige. Sous ses pas, une multitude de petits flocons évanescents scintillaient vivement.

Soudain, un fracas apocalyptique d'acier arraché et de tôles froissées brisa la quiétude des lieux pour se répercuter le long des falaises et des parois rocheuses. Des millions de particules de poussière se fondirent avec le brouillard et un souffle brûlant rassa les blocs rocheux du Fond de Chaurionde.

Le chamois s'immobilisa un instant avant de reprendre sa course vers la forêt. Puis, aussi vite que le bruit fut effroyable, le silence reprit ses droits.

Loin, sur le plateau du village de Ceillac, aucun habitant n'entendit ou ne fut témoin du drame.

Chapitre I

Mardi 21 décembre

Le Cessna 162 Skycatcher avait décollé du petit aérodrome toscan de Serristori, sous un soleil éclatant, pour suivre la direction nord-ouest. Les champs de la bucolique campagne toscane avaient cédé leurs places aux paysages tourmentés du Piémont, puis ceux enneigés des Alpes du Sud. À 2850 mètres d'altitude, les reliefs s'égrenaient dans toutes leurs splendeurs. Le sommet du Viso attirait le regard et le pilote le reconnut à sa forme emblématique. Impressionnant triangle rocheux bardé de pans de glace et de plaques de neige se découpant dans l'éclatante lumière du midi, les montagnes environnantes, telles les vassales d'un monarque, étaient reléguées à de pâles compagnes. Pourtant, un montagnard avisé se méfiait de ces montagnes austères prêtes à frapper de leurs pièges l'impudent osant les défier. Démarcation entre le Queyras et l'Ubay, le col Tronchet se dévoilait laborieusement quand l'hiver, la neige le recouvrait.

Depuis le départ, l'ensemble des indicateurs sur le tableau de bord de l'appareil ne signalait aucun incident. Les 100 chevaux du moteur ronronnaient tranquillement, les ailes vibraient imperceptiblement et les deux pales de l'hélice brassaient l'air à leur vitesse habituelle. Quelques turbulences commençaient à se manifester, mais le pilote redressait l'appareil avec facilité.

De gros nuages s'accrochaient aux reliefs acérés du massif du Queyras. La tête des Toillies, le pic de la Fond-Sainte, le Longet et bien d'autres sommets commençaient à disparaître sous les effets de l'attaque des cumulonimbus. Au loin, la vallée du Mélezet bénéficiait encore de quelques

rayons ensoleillés, mais le petit village de Ceillac verrait bientôt l'ombre du mauvais temps s'abattre sur son église et ses maisons en pierre et mélèzes.

Le commandant de bord maugréa en repérant face à lui, plein ouest, un ciel chargé d'épais nuages gris annonciateurs de mauvais temps. Il consulta sa montre en songeant qu'il devrait normalement atterrir dans une bonne demi-heure à l'aérodrome de Grenoble-Le Versoud. Avant son départ, en annonçant son plan de vol, le responsable de la petite tour de contrôle de Serristori l'avait prévenu : « Évite le mauvais temps en contournant le Queyras, survole le massif du Mercantour, remonte ensuite par la vallée du Rhône, traverse le Vercors pour atterrir au Versoud ». Las de ces conseils, le pilote avait préféré choisir la ligne directe.

Plus vite la marchandise serait réceptionnée, plus vite il rentrerait chez lui. Et ce n'était pas son passager endormi qui le contredirait. Le pilote jura en voyant dépasser la crosse du pistolet glissée dans la ceinture du pantalon de son voisin. Ils effectuaient ce voyage ensemble pour la seconde fois, mais le mutisme de l'homme l'énervait passablement. Son accompagnateur était présent pour le surveiller et lui éviter toute tentation de s'approprier ce qu'il transportait.

L'aviateur ne dérogerait pas aux règles. Son fils gravement handicapé exigeait des soins coûteux que jamais sa famille n'aurait pu honorer sans ce travail illégal. Si le transport de drogue était risqué, il était néanmoins juteux. Le pilote effectuait le trajet deux fois par mois et jamais il n'avait été inquiété. Il se posait sur les aérodromes de la région sans qu'un douanier plus curieux qu'un autre lui demande d'ouvrir un colis. Les documents administratifs étaient validés pendant que la marchandise était transbordée dans un véhicule qui prenait aussitôt la direction de la capitale des Alpes. Il avait remarqué qu'il s'agissait toujours des mêmes fonctionnaires. Sans doute étaient-ils corrompus.

Le pilote jeta un œil vers son passager endormi. Ils s'étaient retrouvés le matin sur le tarmac comme d'habitude. Tenant dans la main droite un tube cartonné cylindrique, l'homme l'avait salué d'un œil morne.

— Et la valise ? s'était enquis le pilote en portant son regard vers le hangar où deux autres avions stationnaient.

— Marchandise différente. T'es payé pour la mener d'un point A à un point B. Pose l'avion à Grenoble et arrête de poser des questions, tu me soûles, avait répondu l'homme.

Il n'avait pas insisté. Même si le risque de se faire prendre était important, la place était bien payée et il tenait à la garder.

Pour éviter tout rapprochement amical, le cartel désignait un accompagnateur différent tous les deux ou trois vols. Ainsi, personne ne liait suffisamment connaissance pour avoir la mauvaise idée de disparaître dans la nature avec le chargement du jour. De toute façon, les hommes travaillant pour le boss connaissaient les règles. Leur tête serait rapidement mise à prix s'ils venaient à trahir le clan et le châtement ne tarderait guère à tomber. Une balle dans la tête, puis une seconde dans la nuque marqueraient les esprits en voie d'indépendance.

Depuis qu'il naviguait pour le compte de ce patron peu scrupuleux, l'aviateur avait assisté à une exécution. « Pour l'exemple », lui avait-on affirmé. Il se souvenait de ce jour froid et brumeux de décembre en Italie, où à la lueur des phares d'une fourgonnette, un homme d'une vingtaine d'années avait été exécuté près d'une rivière où venaient parfois frayer truites et saumons, pour avoir tenté de subtiliser un sac contenant 5000 pilules d'ecstasy. Le pilote tenait trop à la vie et comptait sur l'argent gagné pour soigner son fils ; jamais il ne trahirait cet homme qui, malgré sa férocité, le payait rubis sur ongle.

Le commandant de bord fronça les sourcils en remarquant les premiers flocons de neige s'écraser sur le pare-brise. La couleur azurée s'était métamorphosée en une voûte sombre et les cumulonimbus s'amoncelaient au fil de son approche vers le plateau de Ceillac.

Il regarda disparaître derrière lui la masse sombre du Viso avant de jurer en voyant les particules blanches se multiplier. L'avion commença à tanguer sous l'effet de la tempête et le passager se frotta les yeux en se réveillant.

— C'est quoi ce micmac ?

Le pilote lui jeta un bref regard. Le visage bouffi constellé de petits grains de beauté et d'une épaisse moustache, il apeurait les enfants. Taciturne de naissance, il desserrait rarement les dents. Il sortit une cigarette de la poche intérieure de sa veste et la glissa entre ses lèvres.

— Évite de l'allumer, nous entrons dans une zone de turbulences.

— Et alors ?

— C'est plus prudent.

Le passager suspendit son geste en maugréant et posa le front contre la vitre. Les montagnes les plus élevées avaient été englouties par les nuages et seuls les vallons restaient encore visibles. La neige recouvrait les pâturages et l'indolence du soleil en cette semaine d'avant Noël offrait les couleurs ternes que seules de mauvaises conditions météorologiques savent exhiber. L'homme grinça des dents.

— On passe là-dedans ?

— Nous n'avons pas le choix.

— Contourne cette maudite soupe !

— Impossible, notifia le pilote en vérifiant la jauge de carburant. J'ai juste pris le nécessaire pour notre traversée.

Son voisin soupira en l'observant en biais. Ce pilote ne lui avait jamais inspiré confiance. Petit et chétif, sa barbe fournie contrecarrait la pilosité qui faisait défaut sur son crâne. Vêtu d'un blouson d'aviateur en cuir à l'ancienne et une paire de lunettes de soleil vissée éternellement sur son front, il affichait un genre que son aspect physique neutralisait.

Le pilote précisa qu'il survolait le territoire français.

— Nous sommes au-dessus des Hautes-Alpes.

— T'es sûr ? s'inquiéta l'homme en voyant le brouillard s'intensifier.

— Le GPS indique notre position. Nous arriverons bientôt.

Au même moment, une secousse les surprit, suivie d'une brève explosion provenant de l'avant de l'appareil. Des étincelles jaillirent du moteur et s'éparpillèrent telles des petites fusées de feu d'artifice.

— C'est quoi c'bordel ?

— J'en sais rien ! répondit l'aviateur en tapotant ses cadrans et en observant le nez de l'avion.

L'appareil commença à perdre doucement de la hauteur et à tanguer dangereusement. Le pilote jeta un œil vers ses instruments de bord. L'horizon artificiel présentait une assiette anormale et les deux aiguilles de l'indicateur d'altitude toupinaient à une vitesse folle. Les cadrans s'affolaient et l'avion perdait toujours de l'altitude.

Crispé sur son siège, le passager tournait la tête dans tous les sens dans le vain espoir de découvrir un terrain à peu près plat susceptible de les

accueillir. Il distingua avec peine, défilant en dessous de lui, un paysage nivéen où par endroits le minéral des blocs rocheux tentait de contrarier l'invasion opaline.

Les deux hommes jurèrent en entendant les moteurs s'arrêter. Le pilote tenta de rester maître de lui tout en essayant de remettre les gaz ; sans succès. Terrifié, son voisin hurla en plaquant ses mains contre le tableau de bord.

— On va s'écraser !

— Ta gueule !

Malgré sa peur, le commandant de bord gardait son sang-froid, appuyant sur tous les interrupteurs, commutateurs et manettes dans le fol espoir d'entendre le moteur redémarrer ou voir l'appareil se redresser. Son expérience parvint, non sans mal, à diriger l'avion vers le vallon du fond de Chaurionde. Avec un peu de chance, il pourrait atterrir en catastrophe sur le large plateau situé près de la petite commune de Ceillac.

« Cinq kilomètres environ en ligne droite », se dit-il.

Le sol se rapprochait. Il parvint à diriger la machine dans la direction qu'il souhaitait tout en frôlant à deux reprises les contreforts des montagnes les plus proches. Il constata sur sa droite qu'il se trouvait à la base de la crête rocheuse de la Riche et qu'il s'en approchait dangereusement. Il savait être déjà beaucoup trop bas et la neige contrariait ses évaluations. Il orienta le manche sur la gauche de façon à infléchir l'avion vers le vallon, mais l'appareil vira brusquement en perdant encore de la hauteur. Le relief se rapprocha à une allure vertigineuse.

— J'contrôle plus rien !

— Bouge-toi, j'ai pas envie de crever !

L'appareil perdait encore de l'altitude, laissant derrière lui une longue et sombre traînée opaque. Arc-bouté sur les commandes et tétanisé par la peur, le pilote regardait le sol s'approcher à une vitesse vertigineuse. Les deux hommes virent les faîtes des mélèzes, puis une énorme masse rocheuse sembla se rapprocher à toute allure. Un fracas étourdissant envahit le secteur quand l'avion percuta le sol ; un renard glapit en s'enfuyant vers son terrier, puis le silence reprit ses droits.

Le désordre régnait à l'intérieur de la carcasse accidentée. La neige s'invitait parmi les fils électriques qui se balançaient doucement en dehors

du tableau de bord. Des panneaux en résine constituant la partie intérieure de l'habitacle étaient déchirés et les sacs de voyage contenant les effets personnels des deux hommes étaient éventrés. Sanglés sur leur siège, les deux hommes paraissaient inconscients entre des branches d'arbres arrachées et semblant disposées artistiquement dans les restes de la carlingue. Des dizaines de cônes et des milliers d'aiguilles de pin à crochets jonchaient le plancher. Un peu plus loin, une roue du train d'atterrissage finissait de tourner sur elle-même à côté d'un bloc de pierre.

Une coulée de neige glissant dans son cône de déjection résonna sur les flancs du vallon, concluant ainsi la tragédie.

Christian et sa compagne Rachel progressaient rapidement depuis l'aube. La jeune femme faisant confiance à son guide. Il courait la montagne depuis son enfance et ses métiers d'accompagnateur en moyenne montagne (AMM), l'été, et de pisteur secouriste, l'hiver, prouvaient ses capacités techniques et physiques.

Partis depuis trois jours pour reconnaître un nouveau circuit à thème dans le Queyras en ski de randonnée, les deux Grenoblois avaient bivouaqué sous la pointe de la Saume, franchi à l'aube le pas du Curé pour rejoindre le lac Miroir, puis le lac Sainte-Anne. Les conditions nivologiques excellentes pour ce début d'hiver permettaient de progresser sans danger sur une épaisseur de neige déjà conséquente et stabilisée. Après quelques photos face à la chapelle du lac Sainte-Anne avec pour arrière-plan les pics de la Fond Sancte, le couple se laissait glisser sur le sentier d'été pour rejoindre le Fond de Chaurionde, avant de gagner la vallée du Mélezet et Ceillac.

La jeune femme commençait à fatiguer. Elle se porta à la hauteur de son compagnon en maugréant et s'appuya sur ses bâtons télescopiques. La neige rendait la visibilité difficile et elle détestait progresser dans ces conditions. Christian la rassura. Le matériel avait fait ses preuves et il précisa qu'elle resterait au sec jusqu'au village. Elle ronchonna malgré tout.

— La première chute de neige depuis notre départ.

La météo, clémente jusqu'à ce jour, laissait maintenant tomber sa colère. L'AMM refusait d'interrompre leur périple prévu sur six jours. Il planifiait

de l'englober au prochain catalogue des nouvelles randonnées estivales avec le thème des différents étages alpins. « Tout un programme ! » avait lancé la jeune femme en se demandant qui pourrait être intéressé.

— Trois flocons ne vont pas te faire renoncer ! avait-il rétorqué en la regardant.

Ils sortaient ensemble depuis trois ans et il ne se lassait pas de la plastique de sa compagne. Cette magnifique rousse au visage constellé de taches de rousseur était sublime. Ils s'étaient connus lors d'un hiver⁽¹⁾. Pisteur secouriste à la station de ski de Chamrousse, il avait pour habitude d'aller boire un café en compagnie de deux ou trois collègues *Chez Fred*, un bar de la station, avant d'attaquer sa journée. La jeune femme était apparue derrière le comptoir avant de lui servir sa boisson. Ce fut le coup de foudre. Depuis, ils ne se quittaient quasiment plus. Christian habitait dans un appartement situé place aux Herbes dans le centre de Grenoble et sa belle vivait avec lui, sauf lorsque Fred lui demandait de venir plus tôt en période hivernale. Dans ce cas, il lui prêtait un petit logement qu'elle abandonnait avec plaisir dès que la clientèle faiblissait. Elle pratiquait déjà la montagne, mais son engouement s'était encore accru après leur rencontre. Accompagnateur en moyenne montagne l'été, Christian promenait des clients sur l'ensemble des massifs français et européen. Avec lui, les sorties étaient fréquentes et surtout, elle découvrait des secteurs qu'elle n'aurait jamais eu l'occasion d'explorer.

— Tu appelles ça trois flocons ? dit-elle alors que la chute de neige redoublait. On ne voit presque plus rien.

— Raison de plus pour continuer. Il n'y a aucun abri avant d'arriver dans la vallée.

Rachel soupira en sachant qu'il avait raison. Le sentier à peine repérable sous sa couverture virginale courait dans la forêt et ils distinguaient avec peine, en contrebas, le mince ruisseau du Tronchet qui descendait à travers le Près Tronchet.

— Encore un petit effort ma belle ! La route n'est plus très loin. Une petite marche jusqu'à Ceillac où le gîte et le couvert nous attendent.

(1) *Ça va m'occuper !* du même auteur.

— Une petite marche ! On fait quoi en ce moment ? Cela fait des heures qu'on crapahute !

Il éclata de rire.

— Ça ne te plaît pas ?

— Si. Les paysages étaient magnifiques, mais maintenant on ne voit plus rien.

— Ça ne devrait pas durer. Retour du beau temps dès cette nuit.

Rachel ne put s'empêcher de sourire en l'écoutant. Elle traduisait ses expressions. Descente assez raide voulait dire compliquée. Elle levait les yeux au ciel lorsqu'il prétendait être chaud après deux ou trois heures de marche, alors qu'elle transpirait depuis le départ. Quant au dénivelé, il commençait à être intéressant à partir de 1200 m de montée. Difficile de s'y habituer et de... suivre. « Nous n'avons pas les mêmes valeurs », soulignait-elle. Christian possédait des références physiques et techniques que seuls des montagnards chevronnés ont acquises au cours de plusieurs années de courses en montagne. Excellent marcheur, alpiniste, grimpeur et skieur, les reliefs étaient son élément.

Le brouillard envahissait maintenant l'ensemble du vallon. La visibilité quasi nulle n'empêchait guère l'AMM de se diriger facilement. Le couple fut saisi par le vent violent en sortant de la forêt.

— En face, tu as la montagne de la Riche et les rochers de l'Eissassa.

— On n'voit rien ! grommela Rachel en resserrant le cordon de sa capuche.

— On continue. Nous sommes presque arrivés.

— Tu parles ! rétorqua sa compagne, habituée à ses commentaires singuliers.

Elle dressa l'oreille et le retint par la manche.

— Écoute !

Il l'observa d'un air interrogateur. Elle s'empressa de reprendre la parole en passant devant lui.

— J'ai entendu un avion.

— Tu rêves. Aucun pilote digne de ce nom ne serait assez dingue pour voler avec ce temps. Descends et laisse-toi aller !

Le sentier perdait doucement de l'altitude, mais Christian avait toujours un œil sur son amie.

— Tu entends maintenant ? fit Rachel en pointant une main en l’air.

Christian n’eut pas le temps de répondre. Une explosion se mêla aux tumultes des conditions climatiques. Le jeune homme percuta sa compagne quand elle s’immobilisa brusquement.

— On dirait une explosion !

— Ça m’en a tout l’air.

— C’était quoi à ton avis ? Un avion ? Celui que j’ai entendu tout à l’heure ?

— Je n’en sais rien, dit-il en scrutant l’immensité invisible. Ça vient de là-bas, affirma-t-il en pointant son doigt vers le Fond de Chaurionde.

— Ça sent le brûlé.

— Tu rêves ma cocotte, déclara le montagnard, peu convaincu et s’attendant déjà au pire. Le vent disperse les odeurs et rien ne peut monter de la vallée.

Elle accéléra en appuyant sur ses bâtons.

— Ça pue le cramé !

— Ralentis, tu ne changeras rien au problème ! assura Christian, reconnaissant une imperceptible odeur de kérosène.

Rachel obtempéra en se demandant ce qu’ils découvriraient sur le plateau.

— J’aime pas ça, bougonna le Grenoblois en fronçant les sourcils.

Autour d’eux, la tempête s’intensifia.

Le pilote ouvrit les yeux et regarda autour de lui. Sa vision imprécise l’empêchait de distinguer correctement son entourage. Il discerna des débris de branches jonchant le tableau de bord, du métal déchiqueté prouvant un choc violent et huma une odeur de carburant se dégageant de l’arrière de l’appareil. Des paquets de neige étaient disséminés çà et là dans l’habitacle.

Une douleur lancinante lui vrilla la tête et l’abdomen. Il tenta d’appeler son compagnon, mais aucun son ne sortit de sa bouche. L’aviateur tourna difficilement la tête et il eut un haut-le-cœur en voyant son passager. Immobile, il semblait regarder de ses yeux vitreux un monde auquel nul vivant n’a accès. L’odeur de kérosène de plus en plus prenante le convainquit à sortir au plus vite. Il détacha sa ceinture de sécurité et tenta de se lever. Le monde

se mit à tourner autour de lui. Ignorant la douleur, il se faufila vers une large brèche.

— Le truc qui doit arriver à Grenoble, murmura-t-il en s’immobilisant, tout en regardant un sac en toile miraculeusement intact, glissé sous le siège du passager.

La main de l’homme décédé pendait le long de son corps et effleurait le plancher. La répulsion et la douleur au ventre empêchèrent le pilote de dégager le sac complètement. Les odeurs de carburant et de fumée de plus en plus entêtantes l’incitèrent à ignorer son mal et il tira violemment l’anse du bagage. Celui-ci s’ouvrit. L’homme s’empara d’un tube cylindrique cartonné mesurant trente-cinq centimètres de long et rampa avec difficulté vers l’extérieur.

Sa mauvaise vision lui interdisait d’observer l’extérieur avec acuité. Il sentit le froid en s’abattant sur le sol gelé. La douleur était insoutenable. Pour la première fois, il dirigea son regard sur son abdomen. Son polo était maculé d’un sang rouge vif et il vit un mince filet vermillon absorbé par la neige. Il leva le tissu humide et perdit connaissance en voyant ses intestins pendre le long de son abdomen.

Christian et Rachel glissaient sur le sentier dont la pente s’était adoucie. Christian se permettait de godiller malgré son étroitesse et sa compagne suivait en faisant un chasse-neige qu’elle maîtrisait parfaitement. L’odeur de brûlé et de kérosène s’amplifiait au fil de leur approche.

— Ça sent vraiment le cramé, assura la jeune femme en essayant de discerner la prochaine épingle où elle pourrait virer en stem.

— Avec cette purée de pois, on ne voit toujours rien.

La neige tombait sans discontinuer et le brouillard s’étendait à l’infini.

— La visibilité est d’une vingtaine de mètres.

L’AMM approuva d’un signe de tête.

— Tu as le GPS ? s’enquit sa compagne.

— Pas besoin. L’odeur nous ouvre le chemin.

Le couple progressa une dizaine de minutes avant de s’immobiliser un instant.

— On dirait un 4X4 là-bas en bas, assura la jeune femme en pointant une main vers le vallon.

— Avec cette neige, ça m'étonnerait qu'il puisse monter aussi haut, répondit Christian, fataliste.

— C'est l'avion !

Accompagnés de flocons de plus en plus turbulents, ils se précipitèrent vers l'épave. Tout était immobile aux alentours. Une fumée noire se dégageant des restes du cockpit virevoltait au gré du vent. Le train d'atterrissage reposait à une trentaine de mètres des restes de l'appareil et des débris de toutes sortes jonchaient l'herbe et la pierraille détrempées rendues visibles par la chaleur de l'explosion. Des morceaux de fils électriques semblaient relier l'amas infernal et quelques effets personnels arrachés de l'intérieur d'un sac de voyage offraient un aspect encore plus sinistre à la scène. La neige paraissait vouloir reprendre ses droits pour dissimuler ce tableau désolant.

Arrivé à proximité, Christian ralentit pendant que Rachel s'immobilisait à plusieurs mètres. Appréhendant une vision cauchemardesque, le jeune homme ôta ses skis, planta ses bâtons dans la neige, releva son masque de ski et avança avec précaution. Il jeta un œil dans l'habitacle et comprit aussitôt qu'il n'y avait plus rien à faire pour l'homme gisant à l'intérieur.

— Le type est mort ! cria-t-il à l'adresse de Rachel, qui, toujours apeurée, patientait un peu plus loin sans prêter la moindre attention à la neige dégoulinant de sa capuche.

— Il est seul ?

— Je ne vois personne d'autre, dit-il en se redressant.

Les bourrasques et les flocons contre la carlingue interdisaient une bonne compréhension entre eux.

— Éloigne-toi, ça risque d'exploser.

— Et le type ?

— On ne peut plus rien pour lui.

— J'appelle les secours, affirma Rachel en reprenant ses esprits.

Elle sortit son téléphone portable de la poche intérieure de sa veste en Gore-Tex, pendant que Christian sauta hors de l'appareil pour en faire le tour. Il jura en apercevant le pilote étendu autour d'une mare de sang, près du gouvernail de direction.

— Y'a un autre mec ! Il est mort aussi.

N'obtenant aucune réponse de sa compagne, il réalisa qu'elle ne l'entendait pas. Il s'approcha du corps et perçut le râle du mourant. Celui-ci ouvrit les yeux et une imperceptible lueur d'étonnement éclaira un bref instant son regard. L'AMM s'empressa autour de lui.

— Ne bougez pas, les secours arrivent !

— Trop tard, chuchota l'inconnu dont l'expression et la couleur terne de son visage prouvaient qu'il ne survivrait pas.

Il posa une main sur le tube à bouteille posé à ses côtés, le souleva difficilement et le tendit au Grenoblois en murmurant :

— Portez-le à Antonio Spiglio... Meylan, articula-t-il après une courte pause.

— Les gendarmes sont prévenus, les secours arrivent. Tenez bon.

— Pas la poli...

L'aviateur s'éteignit sans achever sa phrase. De l'autre côté de l'appareil, Rachel n'avait encore rien vu.

— La com ne passe pas. Il fait trop mauvais. Je ne suis...

Elle se tut en remarquant Christian agenouillé près du cadavre. Elle comprit qu'il n'y avait plus rien à faire et recula d'un pas avant de se reprendre.

— Il est mort ?

Christian acquiesça en silence et se releva.

— On dégage. Ce zinc n'a pas encore explosé, c'est étonnant. Tu as eu le PG⁽²⁾ ?

— Rien ne passe avec ce satané temps.

— J'aurais dû prendre mon téléphone satellite, dit-il en venant se placer à ses côtés.

Elle lui prit la main tout en ébauchant un signe de tête vers le cylindre cartonné. Il répondit à sa question silencieuse :

— J'ignore ce que c'est. Je ne l'ai pas encore ouvert. L'humidité risque d'endommager l'intérieur. Nous regarderons au refuge, affirma-t-il en glissant l'objet dans son sac à dos. Le type m'a demandé de ne rien dire à la police. Je dois le porter à un certain Antonio Spiglio habitant à Meylan.

(2) PG : diminutif de Peloton de gendarmerie de haute montagne.

— Tu le connais ?

Une moue dubitative plissa son visage.

— Jamais entendu parler... Viens, nous aurons l'occasion de vérifier en bas. Il faut prévenir les secours.

Ils empruntèrent le sentier accédant au parking. Plus bas, ils préférèrent continuer à pied, les skis attachés au sac pour suivre la route légèrement descendante qui les amènerait à la station de ski de Ceillac.

Ils allégeaient leur charge en marchant à l'aide de leurs bâtons. La route s'élargissait quelque peu et l'absence de neige les autorisa à accélérer. Habitué à courir la montagne et malgré sa fatigue, Rachel écoutait son voisin qui ne cessait de parler. L'AMM constatait qu'elle était fatiguée et choquée. Il choisit d'évoquer des sujets futiles pour lui éviter de trop réfléchir. Rachel remarqua cette délicate intention, mais ne put s'empêcher de demander :

— Il a demandé de ne rien dire aux flics ?

Il relata le bref entretien.

— C'est bizarre, souligna-t-elle. Tu comptes accepter ?

— Je n'en sais rien. Le plus important est d'avertir les gendarmes.

— Le PG ?

— Ouais. Je suppose qu'ensuite d'autres enquêteurs monteront là-haut, notamment la brigade de Guillestre, mais ça n'est pas notre problème. Je pense garder le tube pour voir ce qu'il y a dedans et ensuite je contacterai Gérard. Lui saura me donner une solution convenable.

Gendarme retraité et âgé de 56 ans, Gérard Erino résidait à Domène, commune située dans la vallée du Grésivaudan, non loin de Grenoble. Il avait déjà aidé Christian à plusieurs reprises et malgré leur différence d'âge, ils s'entendaient à merveille.

Rachel ricana.

— Il va râler.

— Tu parles ! Ça lui rappellera son ancien boulot et quitter la maison pour éviter de remuer la planète l'arrangera.

— Remuer la planète ?

— Il doit retourner le jardin à cette époque de l'année. Connaissant sa femme, je peux t'assurer qu'elle ne le lâchera pas. Crois-moi, il ne se privera pas de s'éloigner quelques heures pour éviter la corvée.

La jeune femme haussa les épaules. Elle connaissait l'homme. Courageux, une profonde aversion pour le travail de la terre, mais toujours présent lorsqu'un ami avait besoin d'aide. Sur le ton de l'ironie, elle s'enquit :

— Tu crois qu'il restera dans la légalité ?

Malgré les moments tragiques vécus, l'AMM sourit.

— Tu connais le bonhomme. Droit dans ses bottes, rien ne le dévia de son Code pénal. La moindre déviance en dehors de la ligne et il nous fait une jaunisse.

— Comment tu causes !

— Le problème n'est pas là. Tu comprends ce que je veux dire.

— Cet inconnu venant d'on ne sait où, déclara Rachel.

— Le plan de vol sera vite connu.

— Comment ?

— Le type a certainement lancé un SOS. L'appareil n'apparaissant plus sur les écrans radars, les tours de contrôle vont s'affoler. Sans compter l'aéroport ou l'aérodrome où il devait atterrir. Le recoupement sera fait et son plan de vol connu. Chaque pilote est tenu de le déposer avant son envol.

— Tu m'as interrompue, mon chéri. Je disais que ce vol dissimulait un truc pas clair. Le type t'a demandé d'être silencieux devant la police. Ce n'est guère une requête formulée par une personne honnête.

Christian resta un instant songeur devant l'argument avant de reprendre le bénéfice de la parole.

— Tu as sans doute raison... Première chose : aviser le PG. Secundo : découvrir le contenu du tube, puis contacter Gérard.

L'AMM observa le ciel. Une déchirure bleutée commençait à percer les nuages. La neige s'était métamorphosée en une timide ondée et un pâle rayon de soleil éclairait le sommet de la pointe de Rasis.

À Meylan, commune de la banlieue grenobloise, à l'intérieur d'une propriété cossue surveillée par des caméras et des hommes discrètement armés, un homme d'une soixantaine d'années consulta sa montre connectée.

L'avion atterrirait bientôt à l'aérodrome de Grenoble-Le Versoud. Il se frotta les mains. Il allait encore s'enrichir.

Christian se rua au bureau des remontées mécaniques de la station de Ceillac. Les skieurs des vacances de Noël étaient peu nombreux, la foule se presserait la seconde semaine lors des congés de la Saint-Sylvestre.

Par téléphone, il fournit les points de repère de son GPS aux sauveteurs. Le planton du PGHM de Briançon nota ses coordonnées en lui demandant de patienter au gîte. Les gendarmes de Guillestre se déplaceraient pour l'entendre et son audition serait jointe au procès-verbal.

Le responsable de la station conduisit le couple à leur gîte à bord de son 4X4. La tension retombait et ils restèrent silencieux malgré les questions du chauffeur. Celui-ci comprit, un peu tard, leur désarroi et s'en excusa avant de les abandonner devant la porte de la propriété.

Deux cafés plus tard, les deux jeunes gens s'enfermaient dans la petite chambre louée pour la nuit. Les vêtements humides leur collaient à la peau et ils s'empressèrent de se changer en guignant le sac à dos contenant le cylindre. Un tee-shirt sec recouvrant ses épaules, Christian l'extirpa. Aucune étiquette ou annotation mentionnant un nom ou une adresse n'était lisible à l'extérieur. Seuls le logo et la marque de whisky étaient imprimés.

— On n'est guère avancés !

— Tu dois le remettre à un type de Meylan. Spiglio.

— Spiglio. Antonio Spiglio. Le tube devait certainement lui être remis en main propre par les types de l'avion. Ils connaissaient probablement son adresse exacte.

— Et nous ?

L'AMM ignore la question et arracha le scotch maintenant le couvercle au tube cartonné. Un épais papier marron se déroula sur la couette. Rachel s'en empara.

— Un parchemin !

— Affirmatif ma belle, approuva Christian en lui prenant délicatement des mains.